



HAL
open science

Pluralité des points de vue et connaissance d'une réalité plurielle. En suivant Jean-Pierre Darré

Claude Compagnone

► To cite this version:

Claude Compagnone. Pluralité des points de vue et connaissance d'une réalité plurielle. En suivant Jean-Pierre Darré. Sociétés Plurielles, 2018, Épistémologies du pluriel (2), 10.46298/societes-plurielles.2018.4248 . hal-01692688

HAL Id: hal-01692688

<https://hal.science/hal-01692688v1>

Submitted on 29 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**PLURALITÉ DES POINTS DE VUE ET CONNAISSANCE
D'UNE RÉALITÉ PLURIELLE.
EN SUIVANT JEAN-PIERRE DARRÉ**

Claude Compagnone, professeur de sociologie
AgroSup Dijon, INRA, Université Bourgogne Franche-Comté, UMR Cesaer

Sociétés Plurielles n° 2
Epistémologies du pluriel

Les **Presses de l'Inalco** publient des ouvrages scientifiques et des revues qui associent aires culturelles et champs disciplinaires. Elles diffusent les bonnes pratiques éditoriales définies par BSN.

EXIGENCE DE QUALITÉ avec des évaluations en double aveugle ;

OPEN ACCESS : diffusion internationale et ouvrages toujours disponibles ;

LICENCES D'ÉDITION SOUS CREATIVE COMMONS pour protéger les auteurs et leurs droits ;

PUBLICATIONS MULTISUPPORTS ET ENRICHISSEMENTS sémantiques et audio-visuels ;

MÉTADONNÉES MULTILINGUES : titres, résumés, mots-clés.

L'offre éditoriale s'organise autour de collections aires géographiques (AsieS, EuropeS, AfriqueS, MéditerranéeS, TransAireS, AmériqueS, OcéanieS) et de séries correspondant à des regroupements disciplinaires (langues et linguistique, sciences humaines et sociales, arts et lettres, sciences politiques, économiques et juridiques, oralité, traduction).

Les **Presses de l'Inalco** éditent de nombreuses revues : *Cahiers balkaniques*, *Cahiers de littérature orale*, *Cipango*, *Cipango - Japanese studies*, *Études océan Indien*, *Études finno-ougriennes*, *Mandenkan*, *Slovo*, *Sociétés Plurielles*, *Yod*.

Pluralité des points de vue et connaissance d'une réalité plurielle. En suivant Jean-Pierre Darré

Claude Compagnone, professeur de sociologie
AgroSup Dijon, INRA, Université Bourgogne Franche-Comté, UMR Cesaer

La question de la pluralité entre sociétés et dans une même société peut être rapportée à celle de la différenciation des modes d'intervention des acteurs sur la réalité. À des modes d'intervention singuliers sont liées des manières particulières de concevoir les choses. Une société est en effet plurielle par le fait même que ses membres n'élaborent pas et ne possèdent pas les mêmes connaissances sur les choses. Et elle est plurielle du fait que les connaissances qu'ils construisent et qu'ils détiennent, et la reconnaissance sociale qu'ils en tirent, leur confèrent des positions et des statuts sociaux différents.

Dans nos sociétés modernes occidentales où le développement de la connaissance scientifique s'est fait dans le cadre d'une autonomisation progressive et relative d'un segment professionnel dédié exclusivement à la production scientifique (Pestre, 2003), la question de l'articulation des connaissances savantes et des connaissances profanes est très prégnante. Bien que l'on s'oriente actuellement, de par les mouvements portés par des collectifs divers - par exemple, de malades (Dodier, 2003) ou de citoyens (Chateauraynaud, 2011) -, vers une conception plus hybride et plus participative de la production des connaissances scientifiques, cette question de l'articulation des connaissances se pose classiquement en termes de diffusion des connaissances de la sphère scientifique vers le reste de la société. Ce processus de diffusion peut toutefois être vu, de la même façon que le faisait déjà Philippe Roqueplo en 1974, comme procédant d'une différenciation et d'une hiérarchisation sociales critiquables entre sachants et non-sachants ou

entre producteurs de connaissances et simples usagers de ces connaissances. Or, tout opérateur possède une compétence propre constitutive de l'action qui peut échapper à la mise en mots (Delbos & Jorion, 1984) et quand cette mise en mots s'opère les connaissances pour l'action produites (Argyris & Schön, 1978) ne sont pas pour autant des connaissances scientifiques.

Jean-Pierre Darré, anthropologue social, s'est précisément attaqué dans les années 1980 à la façon dont, en agriculture, un rapport de domination pouvait s'instaurer dans les relations établies entre conseillers agricoles et agriculteurs lorsque les connaissances propres à ces derniers ne sont pas reconnues en tant que telles. Pour dévoiler la faible légitimité d'un tel rapport, il a montré que les conseillers et les agriculteurs opèrent à partir de systèmes de pensée différents dont la légitimité ne relève pas des mêmes critères. Son approche est particulièrement intéressante par le travail qu'il va conduire sur le rapport entre conseillers et agriculteurs pour montrer la faiblesse épistémologique sur laquelle repose le rapport de domination des premiers sur les seconds. Pour lui, non seulement la connaissance scientifique-technique n'est pas la théorie de la pratique mais, de plus, la réalité d'une « chose¹ » (une vache, une maladie, un outil...) n'est à proprement parler pas la même pour l'agriculteur et pour le technicien qui le conseille. Si dans une interprétation faible, on peut penser que cette différence de « réalité » tient simplement au sens du mot que l'on utilise pour la désigner et que l'on est capable, en bout de course, de s'entendre sur la réalité de l'objet, on verra que dans une interprétation forte, on a bien affaire à des ontologies différentes. Il ne s'agit pas que de conceptions différentes mais aussi de perceptions différentes.

Dans son argumentation, J.-P. Darré va alors s'appuyer, à partir de Luis Prieto (1975) et d'Alfred Schütz (1994), sur la notion de « point de vue » pour dire que ce « point » d'où l'agriculteur et le conseiller voient les choses étant différent pour l'un et pour l'autre, ils ne voient pas à proprement parler les mêmes choses. Il expose son argumentation théorique dans un ouvrage (Darré, 1999) qu'il intitule *La production de connaissances pour l'action. Argument contre le racisme de l'intelligence*. Il va se référer non seulement aux travaux de L. Prieto mais aussi à ceux d'auteurs comme Hilary Putnam (1984) et Mikhaïl Bakhtine (1977).

M'appropriant le fil conducteur de son argumentation, je vais, en tant que sociologue, rendre compte ici d'une réflexion épistémologique sur le lien entre connaissance et réalité. Si elle fait suite à celle initiée par J.-P. Darré sur cette question, pour autant elle ne s'y cantonne pas. L'argumentation se veut plus large en termes bibliographiques et elle discute certaines de ses options théoriques. Dans une perspective interdisciplinaire, ouverte par J.-P. Darré lui-même, je sollicite

1. Nous regroupons sous le terme de « chose » les entités vivantes et non vivantes, animées et inanimées.

dans ma réflexion, au-delà de ceux des philosophes, des travaux de psychologues et de linguistes, mais aussi, bien sûr, de sociologues. Je m'appuie dans mon approche principalement sur le travail d'H. Putnam, représentant, avec David Davidson et Richard Rorty, du néopragmatisme américain. Tous trois, bien que spécifiant la vérité de manière différente, sont d'accord sur l'implication du sujet dans la définition de la vérité².

Mon argumentation s'attache à montrer comment une pluralité de conceptions des choses est possible en même temps qu'à préciser la part du social dans cette pluralité. D'un point de vue sociologique, elle m'offre la possibilité de discuter, à la suite de J-P. Darré, ce qu'est un point de vue socialement et objectivement situé. En adoptant une perspective constructiviste, perspective dans laquelle il me faudra éclaircir la place et la nature d'un noyau réaliste, j'essaie de voir les conclusions qu'il est possible d'en tirer en termes de posture pour l'analyse sociologique. Je présenterai dans un premier temps les bases philosophiques qui orientent vers les courants constructivistes, pour, dans un deuxième temps, voir comment la question de la convenance de la connaissance peut être traitée, pour, enfin, explorer les conséquences de ces approches pour l'analyse sociologique.

Révolution kantienne et fin de la vérité objective

Le problème épistémologique de savoir comment s'opère la connaissance de la réalité et quelle est la valeur de vérité de cette connaissance, traverse l'histoire de la philosophie. Si l'on peut identifier chez les philosophes avant Kant différentes façons d'appréhender ce qui existe réellement, leur conception de la vérité, en revanche, a toujours été liée à la notion de *vérité objective*. Autrement dit, pour eux, quelque chose est vrai lorsqu'il correspond à une réalité en soi, objective (Putnam, 1984 : 18). C'est cette notion de correspondance entre une affirmation sur une chose et cette chose elle-même qui fait débat et qui amène à s'interroger sur la nature de la connaissance et sur ce que peut être la vérité.

Pour Aristote, la forme est un « sensible commun » qui peut être partagé par plusieurs sens. Les « sensibles communs » sont opposés aux « sensibles singuliers » qui, eux, sont perçus par un seul sens. Le « phantasme » issu de la perception partagée avec l'objet les « sensibles communs ». Dans cette perspective, l'accès à l'objectivité de la chose ne provient pas d'une convergence entre les définitions données par des personnes différentes partageant une même

2. Toutefois, H. Putnam, qui défend, dans un « réalisme interne », l'existence d'une certaine correspondance entre la connaissance et la réalité, et donc la supériorité de la pratique scientifique, se distingue de R. Rorty, qui promeut un « relativisme épistémologique » et refuse d'accorder la moindre primauté à la science.

expérience. Elle n'est pas *intersubjective*. Elle découle d'une convergence entre les informations fournies par différents sens d'une personne singulière : elle est par conséquent *intrasubjective*. À partir des concepts fondamentaux de subjectivité et de conscience de soi, la philosophie trouve son propre domaine d'objets, la réalité mentale, et sa propre méthode, l'introspection. Le concept de représentation, vue comme un troisième élément intermédiaire entre le sujet et l'objet, émergera avec le tournant philosophique associé à Descartes. La subjectivité, la conscience de soi, est issue, chez le sujet, d'un travail de représentation des représentations qu'il se fait des objets : il développe une aperception, c'est-à-dire une conscience d'avoir conscience de quelque chose (Habermas, 2001).

Kant, selon H. Putnam (1984), marque une rupture par rapport à ces philosophies « réalistes ». En effet, pour Kant, toutes les propriétés, ou qualités, des objets sont secondaires. Autrement dit, pour lui, il n'y a pas de « sensibles communs ». Même les informations convergentes provenant de différents sens sont changeantes en fonction de la position du sujet par rapport à l'objet. Le phantasme est lié à un moment et à une personne. La taille, la forme et le mouvement d'un objet, sont perçus différemment par différents observateurs à un moment donné, mais aussi par un même observateur à des moments différents. Pour Kant déjà, le sujet de la connaissance est essentiellement un « sujet pratique » (Habermas, 2001 : 132) qui connaît les choses en agissant avec ou sur elles.

Kant opère ainsi une révolution paradigmatique au sens de Thomas Kuhn (1970), révolution classiquement qualifiée de « copernicienne ». Comme Copernic renversa le géocentrisme de Ptolémée, Kant change de perspective. Pour lui, ce n'est pas le sujet connaissant qui doit tourner autour de l'objet pour le connaître mais, au contraire, c'est cet objet qui se règle sur les facultés cognitives du sujet (Kant, 1968 : 19). Les objets dont nous faisons l'expérience reçoivent leur forme des structures de notre esprit. En d'autres termes, nous ne pouvons connaître les objets qu'en nous soumettant aux contraintes transcendantales imposées par notre propre esprit. Et cet esprit est dans la pensée de Kant celui des gens « en général ». Il s'agit donc là d'un idéalisme transcendantal dans le sens où le monde des idées qui se trouve au-delà des choses impose son contour aux choses. Idéalisme qui s'oppose au matérialisme qui, lui, retient ce qui est objectif dans l'image de la réalité.

Convenance ou adéquation de la connaissance à la réalité ?

De ce tournant paradigmatique sont issus les courants constructivistes. Ces courants affirment que ce que nous savons de la réalité dépend de la façon dont nous sommes parvenus à le savoir ou, autrement dit, que notre conception de la réalité est nécessairement déterminée par les processus qui ont contribué à l'élaboration de cette conception. Ces courants débattent, en les mettant en

tension, des notions d'« invention » et de « découverte » de la réalité et de leur place dans la connaissance. À la fin des années 1980 paraissent ainsi en français des ouvrages tels que « *La construction sociale de la réalité* » de Peter Berger et Thomas Luckmann (1986) et « *L'invention de la réalité* » de Paul Watzlawick (1988). H. Putnam développe à cette période sa conception d'un « réalisme interne », avant de passer, à partir de 1999, à celle d'un « réalisme naturel » qui tient de la phénoménologie comme le signale Christophe Schinckus (2007). Les débats sur la question constructiviste sont alors vifs et permettent ou obligent nombre d'auteurs à se positionner (voir Lemieux, 2012).

Dans leur forme radicale, ces courants affirment que la réalité est une construction, une invention bien plus qu'une découverte (Glaserfeld, 1988 : 9 et 20). Mais contrairement à l'approche de Kant, ils gardent un noyau réaliste, dans le sens où ils postulent l'existence d'un monde qui, indépendamment de notre esprit, impose des restrictions aux jugements issus de l'expérience et aux processus d'apprentissage des sujets qui vivent cette expérience. Ils définissent une conscience transcendante « à la fois socialisée et diversifiée » (Habermas, 2001 : 282).

Il n'est alors plus question de l'esprit de l'homme « en général », mais de celui d'hommes particuliers, menant des activités particulières. Et c'est autour de cette épreuve de la réalité, à laquelle réfèrent les notions d'activité, de pratique ou d'agir³, que se rapprochent courants idéalistes et matérialistes. Ainsi, sur ce point le « réalisme pragmatique » d'inspiration kantienne de H. Putnam (Habermas, 2001), n'est guère éloigné du « réalisme critique » de la critique marxienne du matérialisme intuitif⁴ dont rend compte le philosophe polonais Adam Schaff (1974). Jean-Pierre Darré (1997, 1999) s'appuie sur ces deux conceptions pour se démarquer d'un « réalisme naïf » ou de « l'empirisme spontané » pour lesquels les choses seraient toujours telles qu'elles nous apparaissent, de même que l'identité sous laquelle nous connaissons un objet dépendrait de « l'identité "naturelle" de l'objet, celle que l'objet posséderait en soi » (Prieto, 1975 : 79).

Ces deux auteurs n'en sont pas moins « réalistes » dans le sens où, pour tous deux, l'esprit ne peut se représenter quelque chose que si ce quelque chose existe hors de lui et se trouve expérimenté ou manipulé.

H. Putnam (1984) associe la conception qui stipule une « similitude » entre les représentations de notre esprit et les objets extérieurs auxquels celles-ci font

3. Bien que ces notions prennent des sens différents selon les disciplines et les courants disciplinaires, on peut considérer l'activité comme un tout unifié de pratiques, les pratiques comme des façons de faire vues en tant que telles et l'agir comme une intervention dans et sur l'espace public.

4. Le *matérialisme intuitif* attribue aux choses une essence naturelle et éternelle.

référence à une perspective aristotélicienne « réaliste » ou « externaliste ». À cette perspective est liée la définition classique de la vérité, considérée comme « une sorte de relation de correspondance entre les mots ou les symboles de pensée et des choses (...) extérieures » (*ibid.* : 61). Autrement dit, un jugement ou une description sont considérés comme vrais, lorsque ce qu'ils énoncent *correspond* (Putnam, 1984 : 61) ou *est conforme* (Schaff, 1974 : 204) à leur objet. Dans pareil cadre de pensée, il ne peut, de fait, exister qu'une seule description vraie des choses.

H. Putnam (1984 : 69), en se référant à ce cadre de pensée, parle d'une théorie de la « vérité-similitude ». A. Schaff (1974 : 205) quant à lui, évoque une forme particulière de la théorie du « reflet ». En effet, selon les systèmes philosophiques, ce qu'est ce « reflet » est interprété différemment, le lien entre la connaissance et l'objet étant défini comme un rapport de *ressemblance* ou un rapport de *correspondance*. Dans le cas de la *ressemblance*, certaines qualités du reflet et de ce qui est objet du reflet sont les mêmes, voire identiques. Dans le cas de la *correspondance*, il y a un parallélisme entre la réalité et ce qui se présente à l'esprit, une structure d'ensemble semblable, sans que l'on retrouve des qualités identiques entre l'une et l'autre (*ibid.*). Pour donner un exemple, dans le cas du reflet ressemblance, une orange posée devant un observateur se trouve matérialisée par l'esprit sous la forme d'une image de cette orange, alors que dans le cas du reflet correspondance, le reflet de l'orange est une construction de notre esprit où les caractéristiques sont appréhendées différemment à partir d'autres formes et d'autres couleurs.

Pour Schaff (1974), parler de *similitude* entre objet et reflet ne tient que d'une interprétation vulgarisée de cette théorie. Il est pour lui abusif de dire que le rapport entre les phénomènes de la connaissance humaine et la réalité, est *analogue* au rapport entre le reflet dans le miroir et l'objet reflété. Et s'il est légitime de parler de « reflet », c'est pour affirmer, contre l'idéalisme subjectif, que ce qui est donné dans l'esprit est provoqué par des éléments extérieurs et indépendants de l'esprit, et, contre l'agnosticisme, que la nature du monde est connaissable. Parler de reflet permet d'accentuer le fait que « ce que nous énonçons au sujet de la réalité est par ses contenus *adéquat* à celle-ci, c'est-à-dire que la réalité est telle que nous l'énonçons (et non pas telle qu'elle semble être dans la perception) ; mais on n'affirme nullement de ce chef qu'une quelconque ressemblance doit exister entre la connaissance et l'objet connu » (*ibid.* : 215). Quand on parle en revanche de *correspondance* - et c'est la conception à laquelle il adhère -, le terme de « reflet » doit être interprété dans un sens métaphorique (*ibid.* : 216). A. Schaff passe donc ici de la question de la « ressemblance » entre connaissance et réalité à celle d'« adéquation » d'une description à cette réalité, sans abandonner à proprement parler l'idée de reflet. Pour lui, il y a adéquation d'une description quand elle énonce sur l'état de chose considéré un jugement, vrai ou faux.

La convenance dans le constructivisme radical

D'autres auteurs, en revanche, se débarrassent, eux, de la notion même de reflet. Ludwig Wittgenstein s'interroge ainsi sur « ce qui, peut nous faire croire qu'il existe un genre d'accord entre pensée et réalité » (2001 [1961] : 277). Tout en se plaçant dans la perspective de Schaff, ces chercheurs semblent toutefois aller plus loin que lui. Ernst Von Glasersfeld (1988 : 23), en particulier, dans sa posture radicale, introduit dans la relation entre réalité et connaissance une distinction, qualifiée de fondamentale par Paul Watzlawick (1988 : 16), entre « *correspondance* ou accord » et « *convenance* ou adaptation ». On dira ainsi qu'une connaissance *convient* à une réalité, comme une clef *convient* à une serrure qu'elle est capable d'ouvrir. Mais d'autres clefs, conformées différemment de celle utilisée, pourraient tout aussi bien conduire au même résultat. L'idée de « convenance » exprime donc, dans la logique d'E. Von Glasersfeld, la capacité de la clef à agir convenablement et non pas un attribut de la serrure. Pour faire comprendre cette idée, P. Watzlawick propose la métaphore d'un bateau avançant dans le brouillard sur un cours d'eau. Tant qu'il ne heurte pas une rive, l'itinéraire adopté convient, sans que le pilote ait une connaissance exacte de la distance entre l'embarcation et le rivage. Il peut savoir où passer sans le heurter, sans pour autant savoir où il se trouve, sauf aux endroits où il s'est précédemment échoué (dans le double sens de vivre un échec et de coincer son esquiv).

Pour le constructivisme dans sa forme radicale, les choses ne sont donc connaissables qu'en négatif au sens photographique du terme : « tout ce que nous pouvons connaître du monde réel, c'est ce qu'il n'est pas » (Watzlawick, 1988 : 16). Au mieux, dans l'exemple pris ci-dessus, les différentes clefs qui ne conviennent pas disent ce que la serrure n'est pas. L'épreuve, par les échecs qu'elle génère, fait découvrir ce qui ne convient pas. Autrement dit, un jugement peut être considéré comme vrai lorsqu'il permet d'agir dans le sens souhaité, mais d'autres jugements pourraient tout aussi bien convenir comme d'autres clefs ou d'autres itinéraires. Une pluralité des conceptions est donc ici admise. Pour autant, toutes les clefs ou tous les itinéraires ne marchent pas, et certains sont plus efficaces ou efficients que d'autres. Tout ne se vaut pas. Si nous avons bien affaire ici à un relativisme, il s'agit d'un relativisme relatif⁵.

5. Notons que la question de la nature ou du degré de relativisme qu'intègre le travail d'interprétation en sciences sociales fait aujourd'hui toujours débat comme le montre la publication régulière de numéros spéciaux consacrés à cette question (par exemple, *Revue européenne des sciences sociales*, 2003, XLI-126, « Sociologie et relativisme » ; *Tracés*, 2007, 12, « Qui a peur du relativisme ? ») ou d'articles qui abordent ce point (par exemple, C. Lemieux, 2012, in *Politix* ; B. Bosa, 2012, in *A Contrario* ; M. Schotté, 2013, in *Genèses*).

Les propriétés interactionnelles des choses

Une telle situation amène Jérôme Bruner (1991 : 94) à se demander si « ce que nous savons, est (...) absolu ou est (...) toujours relatif à une certaine perspective, à un point de vue précis » et s'il existe « une vérité primitive ». J.-P. Darré suivra sur cette question la position de L. Prieto (1975 : 154), pour lequel il n'y a pas « d'identité absolue » de l'objet parce qu'un « objet matériel est (...) susceptible d'être connu sous un nombre indéfini d'identités, c'est-à-dire de recevoir un nombre indéfini de déterminations ; et la synthèse de toutes les identités sous lesquelles on est capable de le connaître ne nous livre jamais qu'une autre identité dont on ne saurait en aucun cas affirmer qu'elle constitue son identité absolue et qu'elle nous donne accès à ce que l'objet est "en lui-même". C'est là que réside en définitive le fondement du caractère non "naturel" que possède toujours l'identité sous laquelle on connaît un objet matériel ».

L. Prieto remarque alors que c'est « parce que d'un certain point de vue » on considère des objets comme équivalents entre eux qu'on est capable de repérer leurs caractéristiques communes. Sa conception se différencie ainsi de celle de Jean-Blaise Grize (1990) pour qui cette équivalence des objets découle de la reconnaissance de leurs caractéristiques communes et exclusives. Il est intéressant de noter dans cette tension entre deux interprétations, qu'Eleanor Rosch (1978), en travaillant sur les pratiques de catégorisation, passera, selon Georges Kleiber (1991), d'une perspective à l'autre, d'une hypothèse « objectiviste » à une hypothèse plus « subjectiviste ». Essayant d'expliquer pourquoi il existe des faisceaux de propriétés qui déterminent la façon dont on catégorise un objet et pourquoi ces propriétés ne sont pas réunies de manière totalement arbitraire, elle dit, dans un premier temps de ses recherches, que cela est dû au fait que ces corrélations d'attributs existent dans le monde qui nous entoure. Dans une vue plus « subjectiviste », elle affirmera ensuite, dans un deuxième temps, que « les faisceaux de propriétés ne sont ni des ensembles existant de façon objective dans la réalité, ni des ensembles constitués au hasard. Leur formation dépend de l'interaction des sujets avec leur environnement » (Rosch, 1978 : 29, citée par Kleiber, 1991 : 48). Reste à préciser comment cette interaction joue sur la caractérisation des objets.

La connaissance des choses étant fonction du point d'où on les voit, on peut parler avec Georges Lakoff (1987 : 51) de « propriétés interactionnelles » des objets. Ces propriétés ne sont pas des attributs intrinsèques, mais résultent « de la façon dont les êtres humains, par leur corps et leur appareil cognitif, sont confrontés aux objets » (Kleiber, 1990 : 49). L'importance de l'expérience directe avec les choses est accentuée. Pour G. Lakoff la constitution de ces propriétés est

fonction de « la façon dont [les êtres humains] les perçoivent, les imaginent, la manière dont ils organisent l'information qui porte sur ces objets, et surtout la façon dont leur corps entre en contact avec eux » (*ibid.*). Putnam, sur lequel s'appuie J.-P. Darré, mettra, quant à lui, beaucoup plus l'accent sur l'importance de la constitution rationnelle de « l'esprit » qui oriente les expériences : « rien de ce que nous pouvons dire d'un objet ne le décrit tel qu'il est "en soi", indépendamment de son effet sur nous, qui sommes des êtres avec une constitution rationnelle et biologique donnée (...). Il s'ensuit qu'il n'existe aucune similitude entre notre idée d'un objet et la réalité qui serait en définitive responsable de notre expérience de cet objet. Les idées que nous avons des objets ne sont pas des copies de choses indépendantes de notre esprit » (Putnam, 1984 : 73).

J.-P. Darré (1997), en s'intéressant à la façon dont des agriculteurs par leurs échanges langagiers entre pairs élaborent des connaissances spécifiques, va trouver en H. Putnam un appui théorique pour rendre compte de la construction de la réalité opérée par le langage. Pour H. Putnam (*ibid.*), il n'y a pas « d'inputs qui ne soient pas dans une certaine mesure influencés par nos concepts, par le vocabulaire que nous utilisons pour les rapporter et les décrire », il n'y a pas « d'inputs qui admettent une description unique, indépendante de tout choix conceptuel ». Selon lui, « les objets sont autant construits que découverts », ils sont « autant le fruit de notre invention conceptuelle que le produit de la composante objective de l'expérience qui est indépendante de notre volonté » (*ibid.* : 66). On retrouve ici le « voir comme » de la métaphore qui est, selon Paul Ricœur (1997), un acte-expérience : expérience, parce que le flot des sensations échappe à tout contrôle volontaire ; acte, parce que comprendre, c'est faire quelque chose. Et de fait, il s'agit bien de tenir en tension acte et expérience dans la connaissance de la réalité. Tout n'est pas pure représentation et le savoir n'est pas qu'une histoire bâtie sur sa seule cohérence interne. Les systèmes de croyances peuvent être éprouvés par la pratique. « Ainsi en est-il de celui qui croit pouvoir voler et se jetant par la fenêtre éprouve la faiblesse de sa conception » (Putnam, 1984 : 66).

De manière générale, les approches constructivistes gardent un noyau réaliste à travers les « restrictions invariantes » qu'un monde objectif supposé indépendant impose à la connaissance active (Habermas, 2001 : 210). Dans ce sens, comme le note E. Von Glasersfeld (1988 : 24), il existe une certaine coïncidence entre le principe fondamental de l'épistémologie du « constructivisme radical » et la théorie de l'évolution par le rôle attribué à l'environnement dans la sélection des solutions. Le monde empirique, dans lequel les idées sont expérimentées pour éprouver leur convenance, exerce des contraintes analogues à celles exercées sur les organismes vivants par le milieu naturel : il élimine toutes les variantes qui sortent des limites à l'intérieur desquelles elles sont possibles ou viables. Il n'y a pas de

sélection au sens positif du plus apte ou du plus vrai, mais une sélection négative au sens où disparaît tout ce qui ne réussit pas le test. C'est en réussissant l'épreuve de l'expérience que notre connaissance nous permet de faire des prédictions et de provoquer ou d'éviter des phénomènes.

Cohérence et adéquation de la connaissance

La réflexion de J.-P. Darré (1999) autour du travail de L. Prieto et H. Putnam le conduit à considérer la question de la vérité sous un autre angle que celui ouvert par une perspective réaliste. La vérité ne peut pas être définie par l'adéquation de la pensée à son objet, puisqu'il n'existe pas de sujet qui soit en position cavalière, extérieure par rapport à cette pensée et à cet objet pour juger ce qu'est réellement l'adéquation de l'un à l'autre. La vérité est ce que H. Putnam (1984) appelle « une sorte d'acceptabilité rationnelle (idéalisée) ». C'est une « description qui maintient cohérentes les croyances entre elles et les expériences telles qu'elles sont représentées dans ce système de croyances » (*ibid.* : 61).

La lecture de P. Ricœur (1997 : 291) permet de préciser cet aspect. Ce dernier parle de « d'une convenance approchée » avec un corps de théories et entre hypothèses et données accessibles. Cohérence et adéquation rendent ainsi une théorie ou un cadre conceptuel rationnellement acceptables : la cohérence porte sur les croyances entre elles ; l'adéquation, sur le lien entre la croyance et les choses expérimentées (*ibid.* : 66). La vérité est une description qui se développe donc selon deux axes : un axe horizontal où elle s'insère dans une pensée qui forme un tout structuré, sans la dénaturer, et un axe vertical où elle intègre et donne sens à l'expérience vécue.

Pour J. Bruner (1991), des deux aspects moteurs dans les efforts linguistiques de l'enfant - la recherche de la cohérence logique et la recherche de l'adéquation de l'histoire -, c'est l'adéquation de l'histoire qui est avant tout recherchée. C'est, il me semble, ce que l'on retrouve dans la mimésis et le muthos du récit, décrit par P. Ricœur (1991 : 69) à sa lecture d'Aristote. La mimésis est « imitation » ou « représentation de l'action », mais dans le sens « de processus actif d'imiter ou de représenter ». Elle est, pour P. Ricœur, une sorte de métaphore de la réalité. Elle y renvoie pour en donner une nouvelle lecture, mais elle ne la copie pas. Le muthos concerne l'agencement et la configuration des faits issus de la mimésis. Le muthos est au « service de la mimésis et de son caractère foncièrement dénotatif » (*ibid.* : 72). Selon la conception de la vérité qui est la nôtre, notre attention sera ainsi plutôt centrée sur le muthos ou plutôt sur la mimesis. Les approches relativistes ou réalistes mettent l'accent plus particulièrement sur l'un ou sur l'autre aspect. Ainsi, selon Florent Coste *et al.* (2007 : 17), « si le réalisme suggère

qu'il existe une réalité indépendante de la vie humaine et que la communauté peut se référer à un étalon objectif et extérieur, le relativisme, plus sensible au holisme de nos croyances et à leur cohérence interne, incline plutôt à penser la cohésion interne de la communauté ».

Construction de systèmes de pensée et langage

Dans son travail J.-P. Darré (1985) va mettre l'accent sur le fait que les agriculteurs possèdent des systèmes de pensée qui leur sont propres, qui ont leur cohérence et leur pertinence. Ces systèmes de pensée sont construits socialement au sein de groupes singuliers d'interaction langagière et découpent le monde. J.-P. Darré (1999) suit en cela H. Putnam (1984 : 64) pour qui « les "objets" n'existent pas indépendamment des cadres conceptuels. C'est nous qui découpons le monde en objets lorsque nous introduisons tel ou tel cadre descriptif ». Il s'inscrit ainsi dans les approches qui soutiennent une « constitution langagière de l'expérience » (Quéré, 1992 : 60).

Chez celles-ci, le sens des choses dépend d'une représentation du monde. J. Bruner parle d'un « schéma symbolique », P. Ricœur d'un « système symbolique », qui est de l'ordre du discours et qui fait médiation entre le signe et le monde. J. Bruner (1991) relie ce schéma à ce que Charles S. Peirce appelle un « interprétant⁶ ». Le langage ne fait pas que donner une équivalence discursive des faits ou événements dans le monde : il les constitue comme fait ou comme événement. Ces approches rompent donc avec ce que L. Quéré (1992 : 54) appelle une conception « représentationniste » du langage. Le langage en lui-même ne représente rien, les signes du langage ne correspondent pas intrinsèquement à des objets. Si des signes utilisés d'une certaine façon désignent, dénotent, représentent des objets, des expériences ou des processus, c'est seulement dans le cadre conceptuel d'un groupe d'utilisateurs. Dans un autre cadre conceptuel, ces mêmes signes utilisés d'une certaine façon, ne désigneront pas forcément les mêmes objets, expériences ou processus.

Un système de pensée, entendu comme construction mentale des choses, a comme particularité, comme l'affirme J.-P. Darré, de ne pas être individuel, bien qu'on l'ait fait passer comme tel pendant longtemps. Et s'il est social, c'est parce qu'il est conçu pour permettre le partage de la mémoire au sein d'une culture, et non pas son accumulation individuelle (Berger & Luckmann, 1986 ;

6. « Interprétant » défini par Françoise Armengaut comme étant la pensée de l'interprète (2007).

Bruner, 1991). Pour J. Bruner (1991), la forme même de notre vie, le schéma de notre autobiographie, ne nous est compréhensible et n'est compréhensible aux autres qu'au travers des systèmes culturels d'interprétation. Ce qui compte dans une vie, ce sont les éléments qui sont reconnus comme importants par les autres.

S'intéressant à la façon de penser des agriculteurs à travers l'étude de leur expression verbale, et donc aux sens des mots, J.-P. Darré se réfère à M. Bakhtine⁷ (1977) pour qui seuls des groupes d'objets particuliers donnent naissance à des signes : ce sont ceux qui prennent une valeur particulière parce qu'exposés à l'attention sociale. C'est parce que l'objet acquiert une valeur interindividuelle qu'il donne lieu à la formation d'un signe. Le concept associé à un mot n'est donc pas le concept qu'un locuteur individuel utilise pour définir la catégorie référentielle attachée à ce mot. Il s'agit plutôt du concept reconnu comme étant le concept partagé par l'ensemble d'une communauté linguistique.

On peut ainsi dire en suivant Kleiber (1990 : 72) que les concepts linguistiques, c'est-à-dire les concepts mis en mots, reflètent les hypothèses des locuteurs sur les idées partagées. Une personne engagée dans une conversation courante entre interlocuteurs, de compétence linguistique équivalente dans une langue donnée, emploie un mot pour signifier par ce mot ce qu'il présuppose être le sens que lui attribuent les autres locuteurs de sa communauté linguistique. La définition du concept linguistique n'est donc « pas prioritairement une affaire de connaissances partagées⁸, ce qui est une opinion communément admise, mais plutôt une affaire de connaissances qu'on croit être celles qui sont l'apanage des gens en général » (*ibid.* : 73). Certaines propriétés attribuées à un objet sont considérées comme objectives parce que leur perception est partagée et reconnue comme telle par le groupe d'individus constituant une même communauté linguistique. De manière générale, le « monde perçu » l'est de façon plus ou moins partagée (*ibid.* : 95). Il y a une caractérisation des choses qui est stable, objectivable, même si elle n'est pas inhérente au référent. La schématisation⁹, c'est-à-dire cette construction mentale

7. Je mets ici en référence M. Bakhtine (1977), bien que les experts attribuent cet ouvrage à son disciple Valentin Nikolaevic Voloshinov (2010). Voir sur cette question l'article de Laurent Jenny, *De qui Bakhtine est-il le nom ?* (2012).

8. Dans ce sens, il est peut-être plus pertinent de parler de « croyances » que de « connaissances » comme le fait H. Putnam.

9. Chez Emmanuel Kant (1968), la schématisation est intermédiaire entre les impressions sensibles et le concept. Elle joue sur ces impressions en les modelant sur le schéma de l'imagination prédéterminé par les catégories du jugement. Jean-Blaize Grize (1990) en a une vision franchement plus interactionniste puisque pour lui cette schématisation est « une image verbale » de quelque chose proposée par quelqu'un à quelqu'un d'autre dans un discours.

des choses, est liée à la « tradition » entendue comme le « jeu de l'innovation et de la sédimentation » (Ricœur, 1991 : 132-133).

La nature sociale de la pensée

Le cadre conceptuel à partir duquel les choses sont connues, ce système symbolique, est donc social. C'est ce qu'affirment les deux points de l'hypothèse dite de Sapir-Whorf qu'A. Schaff formule ainsi : « 1. Le langage est un produit social et le système linguistique défini, dans lequel nous sommes élevés et dans lequel nous pensons depuis l'enfance, influence notre manière de percevoir le monde environnant ; 2. En raison des différences entre les systèmes linguistiques, lesquelles sont le reflet des différents milieux dans lesquels ces systèmes sont nés, les hommes perçoivent différemment le monde » (Schaff, 1974 : 102).

Ce système symbolique est produit, reproduit et transmis dans l'interaction entre individus, comme le souligne J.-P. Darré (1999). C'est la perspective de Lev Vygotski (1985) relayée par J. Bruner, et celle de sociologues ethnométhodologiques (Garfinkel, 2007). Perspective qui rompt avec celles qui se centrent uniquement sur l'expérience singulière des choses par l'individu.

Si, dans le cadre d'une philosophie de la conscience, les conditions subjectives, sans origine, à partir desquelles la réalité est connue, jouent chez Kant un rôle transcendantal, après le tournant linguistique¹⁰, la philosophie analytique attribue ce rôle aux conditions intersubjectives de l'interprétation et de l'entente au moyen du langage. Le transcendantal ne correspond plus à une grandeur « au-delà », mais, comme le dit J. Habermas (2001 : 280 et 293), il est « redescendu sur terre » sous la forme de la pratique quotidienne de la communication. Selon J. Habermas¹¹ (2001 : 174) le monde objectif devient « la référence commune d'un processus d'entente entre les membres d'une communauté de communication, qui s'entendent les uns avec les autres à propos de quelque chose ». Dans ce sens H. Putnam (1984) parlera d'un « réalisme interne » où la connaissance n'a de sens que dans les conditions intersubjectives d'une entente sur ce qui se dit.

Pour L. Wittgenstein (1993 : 163), « l'idée est placée comme des lunettes sur notre nez » et « nous ne regardons rien qu'au travers de l'idée » sans même songer

10. Le tournant linguistique qui s'est produit suite aux travaux de Ludwig Wittgenstein (2001) désigne un changement méthodologique dans la manière de faire de la philosophie en se centrant dans le travail conceptuel sur l'analyse du langage.

11. Avec la théorie de l'agir communicationnel, J. Habermas développe ainsi dans les années 1970 un « pragmatisme 'pragmatique' », c'est-à-dire « une version intersubjective du *behaviorisme* social de G.H. Mead et associe l'adjectif pragmatique à une conception de l'action (alors qu'il était précédemment réservé à une branche de la linguistique) » (Ogien, 2014 : 565).

à l'enlever. Mais ces « lunettes », doit-on préciser immédiatement avec A. Schütz (1994 : 223), sont de nature sociale : « l'individu humain perçoit le monde et le saisit intellectuellement à travers des lunettes sociales ». Ces lunettes sont sociales dans le sens où elles dépendent « des influences actuelles » autant que du « sens de l'action des expériences cumulées des générations passées » (*ibid.*). Plus qu'une simple illustration d'une idée, la différence dans les citations de L. Wittgenstein et d'A. Schütz rend compte d'une différence dans l'approche des choses. Si, comme le note L. Quérel (2000 : 56), la philosophie analytique dont Wittgenstein a été un animateur opère une simple analyse conceptuelle à partir du langage, par contre les interactionnistes, à la suite d'auteurs comme Erving Goffman et des ethnométhodologues¹² qui se sont largement inspirés des travaux de A. Schütz (Cicourel, 1979), travaillent sur la constitution intersubjective de l'objectivité et de l'intelligibilité. Ils prennent en compte non seulement les relations d'ordre conceptuel, mais aussi « l'activité organisante » ou « praxis opérante » qui se réalise à plusieurs pour définir ce que sont les choses « ordinaires ». La sociologie phénoménologique de A. Schütz a ainsi contribué à la réévaluation théorique de l'ordinaire, c'est-à-dire « des structures du quotidien, de l'immédiateté ordinaire, celle de la présence incarnée aux objets dans l'élément de la familiarité et de la confiance primordiale que l'on accorde à des choses données et à des gens présents » (Haber, 2013 : 59).

Les points de vue différents et leur construction

Le fil de cette argumentation conduit J.-P. Darré à affirmer qu'il y a plus d'une théorie ou description vraie du monde. Cette affirmation s'oppose à l'idée de la toute-puissance d'un savoir qui recouvrirait et dominerait les autres et qui accorderait à celui qui le possède, la légitimité d'une domination sociale. J.-P. Darré (1999) se réfère à H. Putnam (1984 : 62) pour lequel il n'y a pas de « point de vue de Dieu qui soit connaissable ou utilement imaginable ; il n'y a que différents points de vue de différentes personnes, qui reflètent les intérêts et les objectifs de leurs descriptions et leurs théories ». Ainsi dans l'interaction entre un agriculteur

12. Selon Albert Ogien (2014 : 571) trois éléments du pragmatisme se retrouvent dans les propositions de l'ethnométhodologie : « 1) l'appel à un retour aux pratiques et à l'expérience concrète du monde social ; 2) l'idée selon laquelle des situations problématiques suscitent une activité collective visant à leur résolution et la production d'une situation rendue intelligible ; 3) la conception de l'usage du langage ordinaire en tant qu'ordre de pratiques au moyen desquelles des solutions problématiques sont déterminées et la naturalité du monde social mutuellement accomplie de façon incessante ».

et un conseiller agricole, il n'y a pas affrontement entre une conception erronée des choses et une conception vraie, bien que les choses soient pensées ainsi de manière ordinaire par les conseillers. Mais il y a bien deux conceptions différentes, chacune socialement située, dont la convergence doit être assurée au cours de l'interlocution pour parvenir à un conseil réussi (Darré, 1985, 1997).

La façon dont est perçue et conçue la réalité est, comme l'affirment H. Putnam et L. Prieto, fonction du « point de vue » des personnes. Toutefois ces auteurs, philosophe pour l'un et sémiologue pour l'autre, ne précisent pas comment cette notion de point de vue peut être sociologiquement définie. Pour ce faire, J.-P. Darré va s'appuyer sur A. Schütz (1994). Ce dernier distingue en effet deux facteurs conduisant à des différences de perspective entre acteurs : l'expérience que l'on peut faire des choses vu notre position physique par rapport à ces choses ; la situation biographique qui est la nôtre. Il dit ainsi :

- « i) Moi, étant "ici", suis à une autre distance des objets et en expérimente d'autres aspects comme typiques que lui, qui est "là". Pour la même raison, certains objets sont hors de ma portée (de ma vue, de mon ouïe, de ma sphère de manipulation, etc.), mais sont à la portée de la sienne et vice versa.
- ii) Mon semblable et moi-même avons des situations biographiques déterminées, et de la sorte les buts respectifs que nous nous fixons et nos systèmes de pertinence s'originant dans ceux-ci, doivent différer, du moins jusqu'à un certain point » (*ibid.* : 17).

Pour A. Schütz, les buts et systèmes de pertinence sont donc déterminés par notre situation biographique, c'est-à-dire par ce que l'on a vécu et/ou appris. C'est le lien entre la sédimentation des expériences antérieures, privées ou transmises par les générations antérieures ou les institutions, et certaines possibilités d'actions futures que Schütz met en valeur. Une situation biographiquement déterminée « inclut certaines possibilités d'actions futures » (*ibid.* : 15). J. Bruner (1991), quant à lui, préfère parler de « perspective » plutôt que de « point de vue ». Il met l'accent sur la capacité de choix des individus. Ainsi une connaissance ne peut être appréciée comme « bonne » ou « mauvaise » qu'à « la lumière de la perspective que l'on a choisi d'assumer » (Bruner, 1991).

On retrouvera les deux facteurs avancés par A. Schütz pour définir « le point de vue », chez Raymond Boudon (1986) lorsque celui-ci rendra compte, à un moment de sa réflexion, de ce qui joue dans la façon dont un acteur prend une décision. Pour lui, toute décision d'un acteur en situation d'action est tributaire à la fois de son présent et de son passé, c'est-à-dire du produit conjoint de ce qu'il

appelle un *effet de position* et un *effet de disposition*. En parlant d'*effet de position*, il se réfère à la position qu'occupe un acteur dans un contexte d'action matériel et social donné et qui joue sur son accès aux informations pour lui pertinentes, et en parlant d'*effet de disposition*, il se réfère à l'expérience et au savoir antérieurement acquis qui peuvent être mobilisés. Notons que cette dernière notion, comme le relève J.H. Déchaux (2010), disparaîtra ensuite de ses écrits ultérieurs.

Pour autant, les formes de connaissance, comme le souligne J.P. Darré (1999) dans une lecture critique de A. Schütz, sont aussi le produit d'une activité réflexive collective (d'un processus dialogique) présente, et pas seulement de la situation biographique ou de l'expérience dans le temps présent de l'objet. Et si A. Schütz parle de « point de vue » en se référant à la position par rapport à l'objet, à l'expérience particulière que l'on en fait dans le temps présent, J.P. Darré, en suivant L. Prieto, utilise ce terme dans un sens élargi et se réfère non seulement à l'activité qui est menée sur et avec les choses, mais aussi à l'activité sociale qui donne forme aux choses.

L'analyse d'A. Schütz a ainsi le défaut de s'appuyer sur une distinction et une articulation entre les niveaux micro et macro de l'analyse qui ignorent le niveau méso-social¹³. Or l'action collective est d'ordre multi-niveaux et nécessite pour être comprise d'introduire ce niveau méso-social (Lazega, 2003). C'est à ce niveau que peuvent apparaître les problèmes et dilemmes de l'action collective et la façon dont les acteurs cherchent à les résoudre. L'analyse du réseau social formé par l'ensemble des interactions des membres d'un collectif permet ainsi de rendre compte des systèmes d'interdépendances et de conflits dans lesquels les acteurs sont pris et qu'ils essaient de modifier (Lazega, 2012). Les acteurs se coordonnent avec d'autres pour pouvoir agir, construisent des niches sociales et adoptent, pour ce faire, une discipline sociale (pour un échange durable l'acteur s'auto-restreint dans ses revendications et dans l'exercice de son pouvoir). Les acteurs « politisent leurs échanges et la gestion de leur interdépendance » et « tentent de modifier leurs structures d'opportunités et de contraintes » (*ibid.* : 307). C'est à ce niveau que l'on peut saisir la structure des interactions langagières qui permettent de définir ce que sont les choses (Darré & al., 1989 ; Compagnone, 2014).

J.P. Darré (1985 : 44) parle de « point de vue objectivement et socialement situé ». Ce qui signifie que la conception que l'on a des choses dépend de la position sociale que l'on occupe dans un système social et des activités que l'on

13. Bien que cette définition des niveaux d'action et d'analyse prête largement à discussion (Grossetti, 2006 ; Lazega, 2012), on considérera que le niveau macrosocial concerne les grandes entités sociales d'ordre général - telles que l'État ou les classes sociales ; le niveau microsociale les relations, actions et interactions à l'échelle individuelle ; et le niveau méso-social les structures relationnelles concrètes formées par les liens entre individus.

mène dans cette position. La constitution de ce point de vue dépend autant de l'interaction des personnes avec les choses que des personnes entre elles, en particulier dans le dialogue. On retrouve ici la proposition fondamentale de la sociologie de la connaissance qui prend son origine dans la pensée de Marx. Pour ce dernier la conscience de l'homme est déterminée par son être social. « Ce qui intéressait Marx était la pensée humaine créée par l'activité humaine (le travail au sens large) et par les relations sociales découlant des activités » (Berger & Luckmann, 1986 : 14).

La question que l'on peut se poser est de savoir si dans la conception de J.P. Darré la définition de la position sociale comme position dans un réseau de dialogues n'oblitére pas à l'inverse l'importance de la ressource de sens établie antérieurement dans d'autres groupes auxquels le sujet a appartenu et qui ont disparu. S'il y a une inventivité propre des membres d'un groupe, elle se fonde aussi sur des intérêts et des savoirs préalablement incorporés. Ce qui nécessite aussi d'explorer les « dispositions » acquises des individus. Est-ce que la logique circonstancielle de J.-P. Darré n'est pas à mettre en relation avec la conception de la signification qu'il met en exergue : celle de philosophes du langage comme L. Wittgenstein qui donnent de la signification une définition franchement située ou praxéologique en disant que le sens des mots c'est leur usage (Wittgenstein, 2001) ?

D'autre part, L. Prieto, J. Bruner et H. Putnam parlent de « point de vue » ou « de perspective » que « l'on choisit d'adopter », laissant entendre qu'on peut faire le choix du point de vue à partir duquel on va connaître les choses. Cette question du choix de perspective est assez proche de celle traitée par Harvey Sacks (1995) lorsqu'il travaille sur la façon dont des acteurs sélectionnent en situation un dispositif de catégorisation - où les catégories sont des méthodes pour se présenter et rentrer en relation avec l'autre. Toutefois, J.-P. Darré évoque à propos de L. Prieto un « relativisme un petit peu exagéré » (1999 : 95) et note que ce dernier oscille entre ce sens de la notion de « point de vue » et celui qui le définit comme « objectivement situé », c'est-à-dire indépendant du choix du sujet : « il est associé à une position sociale et à des activités exercées dans cette position ». J.-P. Darré opte pour le second sens en argumentant que tout input pour quelqu'un n'admet qu'une seule description. Les critiques qu'adresse L. Quéré (1995) à l'approche de H. Sacks sur la sélection des identités ou des catégories, iraient dans le même sens d'une certaine incapacité des acteurs à choisir (ils actualisent une identité plus qu'ils ne choisissent ; le feu de l'action ne permet pas ce choix).

Le point de vue comme choix

Le point de vue n'est-il que la somme logique d'activités et de positions sociales que l'on ne peut pas différencier, ou peut-il être relatif à des moments

concrets que l'on peut identifier et auxquels on peut idéalement se référer ? Je pencherais pour ma part plutôt pour une interprétation qui maintiendrait en tension les deux sens de L. Prieto, en disant qu'une situation peut être elle-même définie de différentes façons - façons qui se trouvent en nombre limité - et correspondre à des points de vue différents, qui peuvent être choisis par le sujet. C'est le sens que l'on peut tirer des travaux de sociologues qui rendent compte d'un monde pluriel dans son mode de définition (Boltanski & Thévenot, 1991 ; Lahire, 1998). Le « laboratoire des cités de Luc Boltanski et Laurent Thévenot, va, comme le note Nicolas Dodier (2005), plus loin que l'interactionnisme. Chez ce dernier, ce sont souvent les perspectives différentes sur la réalité de collectifs en rivalité qui conduisent à une tension normative. Dans le « laboratoire des cités », l'hypothèse d'un *pluralisme interne à l'action* est systématisée. Chacun doit, dans sa propre action, mettre en rapport diverses références normatives : que ce soit de manière séquentielle en passant d'une scène à l'autre ou d'un monde social¹⁴ à l'autre, ou de manière synchronique en arbitrant dans la définition de la situation et de l'action qui convient entre « plusieurs évaluations normatives possibles, parfois contradictoires » (Dodier, 2014 : 9).

Mais l'accès de l'acteur à un moment donné à certaines perspectives plutôt qu'à d'autres dépend bien de la position sociale qui est la sienne à ce moment. Les valeurs étant communes, des perspectives sont possibles dans une communauté ou dans un contexte donné et pas dans d'autres. La conformité aux normes d'une communauté dans une situation donnée fera que telles perspectives seront envisageables plutôt que telles autres (Bruner, 1991). C'est bien une épistémologie pluraliste qui en ressort au sein même d'un groupe social donné. « Selon celle-ci, il peut coexister, à un moment donné, plusieurs manières de soumettre la réalité à des épreuves, sans qu'une hiérarchie puisse être *a priori* construite entre ces modes de mise à l'épreuve » (Dodier, 2005 : 10).

Conclusion

À travers le parcours réalisé dans cet article, j'ai essayé de préciser ce que pouvait être une épistémologie du pluriel. Je suis parti du constat qu'une forme de segmentation sociale, et de rapport social entre les segments sociaux qui en

14. Dans le monde social « les gens n'agissent pas de manière automatique en réponse à de mystérieuses forces extérieures qui les entourent. Au lieu de cela, ils développent graduellement leurs lignes d'activité, prenant note de la façon dont les autres répondent à ce qu'ils font, et en ajustant ce qu'ils vont faire de manière à essayer de faire en sorte que cela convienne à ce que les autres ont fait et vont probablement faire » (Becker & Pessin, 2006).

découlent, provenait de la possession et de la reconnaissance de la possession de connaissances de nature différente. M'interrogeant plus précisément sur les rapports institués entre praticiens professionnels et experts techniques en agriculture et sur la faiblesse épistémologique qui justifie ce rapport, je me suis appuyé sur le travail effectué par J.-P. Darré. Ce dernier rend compte de la façon dont les systèmes de pensée de praticiens agricoles, d'un côté, et de techniciens agricoles, de l'autre, dessinent des réalités différentes dont la pertinence tient aux points de vue situés à partir desquels ces types d'acteurs appréhendent les choses.

Me plaçant dans le fil de l'argumentation épistémologique de J.-P. Darré j'ai ainsi précisé dans quel cadre philosophique sa pensée pouvait s'inscrire et comment elle prenait place dans une approche constructiviste. Cette démarche m'a amené à préciser la place de la construction interactive des choses dans une telle approche constructiviste et comment un jeu s'opère entre la cohérence d'un système de pensée et la façon dont il s'ancre dans le monde concret. J'ai ensuite mis en exergue le rôle du langage et des interactions langagières dans la définition de la réalité pour souligner la nature sociale de sa constitution. Un tel parcours qui se fonde sur l'idée « d'un point de vue objectivement et socialement situé » m'a conduit à préciser, à la suite de J.-P. Darré, la façon dont on pouvait définir ce qu'est ce point de vue. Il est ressorti de cette analyse une pluralité qui ne tient pas simplement à des conceptions différentes portées par des personnes différentes, mais une pluralité propre à l'action toujours située au sein de laquelle les individus arbitrent entre des formes d'intelligibilité mutuelle différentes.

Une telle présentation, en tentant de mettre en perspective des disciplines et des courants de pensée aussi divers sur la question du « réel » et de sa définition par des groupes sociaux différents, prend toutefois le risque de rester mal ajustée par rapport au cadre propre à chacune des disciplines convoquées. Mais c'est aussi par cet exercice que des grands axes d'intelligibilité qui transcendent les disciplines peuvent se révéler.

Bibliographie

ARGYRIS, Chris & SCHON, Donald, 1978, *Organisational learning: A theory of action perspective*. Reading, Mass, Addison Wesley.

ARMENGAUT, Françoise, 2007, *la Pragmatique*, Paris : PUF.

BAKHTINE, Mikhaïl, 1977 [1929], *le Marxisme et la philosophie du langage*, Paris : Editions de Minuit.

BECKER, Howard S. & PESSIN, Alain, 2006, « Dialogue sur les notions de Monde et de Champ », *Sociologie de l'Art*, vol. 8, n°1, p. 163-180.

BERGER, Peter & LUCKMANN, Thomas, 1986 [1966], *la Construction sociale de la réalité*, Paris : Masson/Armand Colin.

BOLTANSKI, Luc & THÉVENOT, Laurent, 1991, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris : Gallimard.

BOUDON, Raymond, 1986, *l'Idéologie ou l'origine des idées reçues*, Paris : Fayard.

BOSA, Bastien, 2012, « un Concept scindé en quatre ? De la construction sociale de la réalité à la réalité des constructions sociales », *A contrario*, n°17, p. 93-114.

BRUNER, Jérôme, 1991, *Car la culture donne forme à l'esprit. De la révolution cognitive à la psychologie culturelle*, Paris : EsHel.

CHATEAURAYNAUD, Francis, 2011, *Argumenter dans un champ de forces. Essai de balistiques sociologiques*, Paris : Éditions Pétra.

CICOUREL, Aaron V., 1979 [1973], *la Sociologie cognitive*, Paris : PUF.

COMPAGNONE, Claude, 2014, « Réseaux de dialogues professionnels et dynamique de changement de pratiques de viticulteurs bourguignons », *Revue Française de Sociologie*, vol. 55, n°2, p. 319-358.

- COSTE, Florent, COSTEY, Paul & MONNET, Éric, 2007, « Qui a peur du relativisme ? », *Tracés*, n°12, p. 5-22.
- DARRÉ, Jean-Pierre, 1999, *La Production de connaissances pour l'action. Argument contre le racisme de l'intelligence*, Paris : Édition de la MSH et INRA Éditions.
- _, 1997, *L'Invention des pratiques dans l'agriculture : Vulgarisation et Production locale de connaissance*, Paris : Karthala.
- _(DIR.), 1995, *Pairs et experts dans l'agriculture*, TOULOUSE : Érès.
- _, 1985, *la Parole et la Technique. L'univers de pensée des éleveurs du Ternois*, Paris : l'Harmattan.
- _, LE GUEN, Roger, LEMERY, Bruno, 1989, « Changement technique et structures professionnelles locales en agriculture », *Économie Rurale*, n° 192-193, p. 115-122.
- DÉCHAUX, Jean-Hughes, 2010, « Agir en situation : effets de disposition et effets de cadrage », *Revue française de sociologie*, vol. 51, n°4, p. 721-747.
- DELBOS, Geneviève & JORION, Paul, 1984, *la Transmission des savoirs*, Paris : MSH.
- DODIER, Nicolas, 2005, « L'Espace et le mouvement du sens critique », *Annales. Histories, Sciences Sociales*, n°1, p. 7-31.
- DODIER, Nicolas, 2003, *Leçons politiques de l'épidémie de Sida*, Paris : Éditions de l'EHESS.
- GARFINKEL, Harold, 2007 [1967], *Recherches en ethnométhodologie*, Paris : PUF
- GLASERSFELD (von), Ernst, 1988, « Introduction à un constructivisme radical », in WATZLAWICK, Paul (dir.), *L'Invention de la réalité*, Paris : Seuil, p. 19-43.
- GRIZE, Jean-Blaize, 1990, *Logique et langage*, Gap : Ophrys.
- GROSSETTI, Michel, 2006, « Trois échelles d'action et d'analyse. L'abstraction comme opérateur d'échelle », *L'Année sociologique*, vol. 56, n°2, p. 285-307.

HABER, Stéphane, 2013, « Le “monde de la vie” comme catégorie critique aujourd’hui », *Cahiers philosophiques*, n°132, p. 58-74.

Habermas, JÜRGEN, 2001, *Vérité et justification*, PARIS : GALLIMARD.

JENNY, Laurent, 2012, « De qui Bakhtine est-il le nom ? », *Critique*, vol. 3, n° 778, p. 196-207.

KANT, Emmanuel, 1968 [1781], *Critique de la raison pure*, Paris : PUF.

KUHN, Thomas, 1983 [1970], *la Structure des révolutions scientifiques*, Paris : Flammarion.

KLEIBER, Georges, 1991, « Hiérarchie lexicale : catégorisation verticale et termes de base », *Sémiotiques*, vol. 1, n° 1, p. 35-57

KLEIBER, Georges, 1990, *la Sémantique du prototype. Catégories et sens lexical*, PARIS : PUF.

LAHIRE, Bernard, 1998, *l’Homme pluriel*, Paris : Nathan.

LAKOFF, George, 1987, *Women, Fire and Dangerous Things. What Categories reveal about the Mind*, Chicago: The University of Chicago Press.

LAZEGA, Emmanuel, 2012, « Analyses de réseaux et classes sociales », *Revue Française de Socio-Économie*, vol. 10, n° 2, p. 273-279.

_, 2003, « Rationalité, discipline sociale et structure », *Revue française de sociologie*, vol. 44, no 2, p. 305-329.

LEMIEUX, Cyril, 2012, « Peut-on ne pas être constructiviste ? », *Politix*, n°100, p. 169-187.

OGIEN, Albert, 2014, « Pragmatismes et sociologie », *Revue française de sociologie*, vol. 55, n°3, p. 563-579.

PESTRE, Dominique, 2003, *Science, argent et politique. Un essai d’interprétation*, Paris : INRA Éditions.

- Prieto, LUIS J., 1975, *Pertinence et pratique. Essai de sémiologie*, Paris : Les Éditions de minuit.
- PUTNAM, Hilary, 1984 [1981], *Raison, vérité et histoire*, Paris : Les Éditions de minuit.
- QUÉRÉ, Louis, 2000, « Perception du sens et action située », in FORNEL, Michel (DE) & QUÉRÉ, Louis (ed.), *la Logique de situations*, Paris : Éditions de l'Ehess, p. 301-338.
- QUÉRÉ, Louis, 1995, « la Valeur opératoire des catégories », *Notes & Travaux Sociologiques*, n° 1, p. 6-21.
- QUÉRÉ, Louis, 1992, « Langage de l'action et questionnement sociologique », in QUÉRÉ, Louis (ed.), *la Théorie de l'action. Le sujet pratique en débat*, Paris : Éditions du CNRS, p. 53-83.
- REYNAUD, Jean-Daniel & RICHEBÉ, Nathalie, 2007, « Règles, conventions et valeurs. Plaidoyer pour la normativité ordinaire », *Revue française de sociologie*, vol. 48, n° 1, p. 3-36.
- RICŒUR, Paul, 1997, *la Métaphore vive*, Paris, Seuil.
- RICŒUR, Paul, 1991, *Temps et récit. 1. l'Intrigue et le récit historique*, Paris : Seuil.
- ROQUEPLO Philippe, 1974, *le Partage du savoir. Science, culture, vulgarisation*, Paris, Le Seuil.
- ROSCHE, Eleanor, 1978, "Principles of Categorization", in Rosch, Eleanor & Llyods, Barbara B. (ed.), *Cognition and Categorization*, HILLSDALE: Lawrence ERLBAUM ASS, pp. 27-48.
- SACKS, Harvey, 1995, *Lectures on Conversation* (vol. I, 1964-1968, vol. II, 1968-1972), Oxford : Blackwell.
- SCHAFF, Adam, 1974 [1964], *Langage et connaissance*, Paris : Seuil.
- SCHINCKUS, Christophe, 2007, « Rorty : critique davidsonienne du réalisme putnamien », *Tracés*, n°12, p. 137-152.

SCHOTTÉ, Manuel, 2013, « le Don, le Génie et le Talent. Critique de l'approche de Pierre-Michel Menger », *Genèses*, vol. 4, n° 93, p. 44-164.

SCHÜTZ, Alfred, 1994, *le Chercheur et le Quotidien*, Paris : Méridiens-Klincksieck.

Voloshinov, Valentin N., 2010, *Marxisme et philosophie du langage*, Limoges : Lambert Lucas.

VYGOTSKI, Lev S., 1985 [1934], *Pensée et langage*, Paris : Editions Sociales.

WATZLAWICK, Paul (ed.), 1988, *l'Invention de la réalité*, Paris : Seuil.

WITTGENSTEIN, Ludwig, 2001 [1961], *Tractatus logico-philosophicus* suivi de *Investigations philosophiques*, Paris : Gallimard.

Résumé : Le but de cet article est de rendre compte de la façon dont des conceptions plurielles de la réalité sont inhérentes au processus de connaissance. Il vise aussi à montrer comment on peut entendre que les points de vue des acteurs sur cette réalité sont socialement et objectivement situés. S'appuyant sur l'approche de J.-P. Darré, sur le néopragmatisme de H. Putnam, ainsi que sur les travaux de linguistes et de psychologues, il éclaire la façon dont on peut entendre le rapport qui peut être établi entre réalité et connaissance. Il souligne que la vérité dépend de l'*adéquation* de la connaissance à la réalité et met en valeur les propriétés interactionnelles des choses. Il fait ensuite apparaître la nature sociale des conceptions et discute, à partir de la notion de point de vue de A. Schütz, de la caractérisation sociale de ces points de vue.

Mots-clés : connaissance, réalité plurielle, points de vue, dialogues, sociologie, philosophie

Plurality of Points of Views and knowing of a Plural Reality

Abstract: The purpose of this article is to report the way in which the plural understandings of reality are inherent to the process of knowledge production. It also aims to show what it means that actors' point of view are socially and materially

situated. Relying on J.-P. Darré's approach, Putnam's pragmatism, as well as on linguists' and psychologists' works, it highlights how the relationship between reality and knowledge may be understood. It underlines that truth depends on the adequacy of knowledge to reality and emphasizes the interactional features of things. Then, it focuses on the social nature of understanding and discusses the social characterization of points of view, drawing on A. Schütz's works.

Keywords: knowing, plural reality, points of views, dialogues, sociology, philosophy

Pluralidad de puntos de vista y conocimiento de una realidad plural

Resumen: El objetivo de éste artículo es dar cuenta de la manera por la cual las concepciones plurales de la realidad son inherentes al proceso de conocimiento. Asimismo, el artículo apunta a mostrar de qué manera los distintos puntos de vista de los actores sobre ésta realidad son social y materialmente situados. Apoyándose en el enfoque de J.-P. Darré, el neo-pragmatismo de H. Putnam, así como en los aportes de lingüistas y psicólogos, el presente trabajo ilumina la manera en la cual la relación entre realidad y conocimiento puede establecerse. El artículo destaca que la verdad depende de la adecuación del conocimiento a la realidad y pone en relieve las propiedades interactivas de las cosas. Finalmente, permite revelar la naturaleza social de las concepciones y discute, a partir de la noción de punto de vista de A. Schütz, la caracterización social de estos puntos de vista.

Palabras clave: conocimiento, realidad plural, punto de vista, diálogos, sociología, filosofía.